

The background of the cover is a dark, textured red and black, resembling a dragon's scales or a demonic landscape. In the lower half, a large, ornate, dark blue and black sword with intricate carvings and a curved blade is visible, partially obscured by the dark fabric.

DIABLO®

IMMORTAL™

L'instinct

UNE NOUVELLE DE
RYAN QUINN

Scénario

RYAN QUINN

Illustration

SANGSŦŦ JŦŦNG

Édition

CHLŦŦ FRABŦNI

Conseils diégétiques

MA DI BUCKINGHAMŦ, IAN LANDA-BEAVERS

Conseils créatifs

MAC SMITH,
SŦBASTIAN SŦŦPIENŦ

Production

BRIANNE MESSINA,
CARLŦS RENTA

Conception

CŦREY PETERSCHMIDT

Remerciements

ŦTIS BLUM, JUSTIN DYE, SCŦTT SHICŦFF,
MATTHEW BERGER ET TŦUTE L'ÉQUIPE
(ACTUELLE AINSI QU'ANCIENNE) DE
DIABLŦ IMMŦRTAL SANS QUI SANCTUAIRE
NE SERAIT PAS ABREUVÉ DE SANG FRAIS



L'instinct

Dans l'est de Port-Royal, les quartiers se vidaient dès l'arrivée du crépuscule. Alodie était habituée à ce voile d'inhospitalité qui s'abattait si soudainement sur la ville, mais elle n'en était pas moins gênée.

D'un pas décidé, elle traversa la rue, ou plutôt l'étroit couloir à ciel ouvert qui semblait s'enfoncer dans les ténèbres à l'infini. Sur les bas-côtés, de vieilles bicoques en bois détrempé s'étaient morcelées jusqu'à ce qu'il soit physiquement impossible de les rendre encore plus exigües. Certaines étaient même de véritables appentis, des taudis pour miséreux.

Les résidences de l'avenue Larmoire dissimulaient efficacement cette indigence. Au moins, Alodie pouvait y humer l'odeur de l'océan, faute de l'apercevoir. Des cris ponctués d'injures s'élevaient depuis les quais. La criminalité attendait à chaque tournant. Des poissons au sort tragique s'étouffaient là où personne ne les voyait.

Ça puait.

Les bidonvilles de Port-Royal n'avaient qu'un seul avantage : nul ne mettait son nez dans les affaires des autres. Alodie suivait de près son cousin, les pavés parsemés de moisissures défilant sous ses pieds.

« Accélére », grommela Boyce. Il pressa le pas sans se retourner vers elle, ne daignant *toujours pas* lui dire où il l'emmenait.

Plus âgé qu'elle, Boyce avait les faveurs de la famille. Sa silhouette émaciée était surplombée d'un nez tellement proéminent qu'il éclipsait son visage. Son manteau était assez large pour cacher un glaive. Alodie, quant à elle, avait de beaux cheveux clairs fermement attachés. Elle portait des gants que d'aucuns auraient qualifiés de laids. Les deux acolytes étaient équipés pour aller « négocier » avec quelqu'un.

De toutes les tâches auxquelles Alodie s'adonnait pour sa famille à Port-Royal, c'était celle qu'elle aimait le moins.

L'organisation n'était pas de tout repos. Il fallait dépêcher les cochers pour la livraison, s'assurer qu'ils sachent quelles caisses ouvrir, les informer du montant du pot-de-vin à verser à la garde en cas d'ennui... Elle était douée pour ne rien laisser au hasard, mais plus il y avait de variables, plus son état de fatigue s'en ressentait. Heureusement, sa rémunération était à la hauteur. Et bien que remplir des manifestes d'expédition soit une corvée abrutissante, elle pouvait partir plus tôt si elle finissait en avance. Elle contrebalançait la monotonie de ses journées en rendant ses nuits mémorables. Quelques mois auparavant, Linn et elle, complètement saoules, avaient vandalisé l'une des calèches familiales en écrivant « L'aumône, braves gens » en lettres de sang de vache sur la capote en cuir.

Au petit matin, le véhicule était resplendissant. L'acte était resté impuni, le sujet n'avait même pas été abordé. Alodie avait gloussé pendant des heures à la simple pensée de la vieille mère de Boyce, la matriarche en personne, rouge de colère, en train d'ordonner à la femme de ménage de faire disparaître cette inscription, le tout dans un torrent ininterrompu d'injures.

Sa complice, Linn, était sa seule amie depuis bien longtemps. Alodie ne se rappelait plus précisément ce qui les avait alors rapprochées, mais elle savait pourquoi elles étaient désormais inséparables. Linn était une poétesse dans l'âme. Elle travaillait dur dans son échoppe sans le moindre instant de repos, tout en mettant un point d'honneur à arborer la soie de la meilleure facture qui existe et à

en faire profiter son amie. Alodie la jalousait. Linn n'était pas de la famille, elle. Elle n'avait pas besoin de « négociier » avec qui que ce soit.

Mais Alodie se voyait contrainte de fréquenter ces parasites. Ces rebuts. Ils accumulaient les dettes. *Puis*, ils empruntaient de l'argent. *Puis*, ils refusaient de rembourser.

Et c'est à Alodie qu'incombait la responsabilité de conclure un marché avec eux. Ses cousins avaient tendance à se montrer plutôt... impatients. Elle devait fixer les montants et les dates, tout en rassurant le débiteur, pendant qu'autour, les garçons s'en donnaient à cœur joie. Elle ramenait ces rebuts à la raison, avant qu'il ne leur arrive quelque chose de fâcheux. Même si la plupart d'entre eux ne méritaient pas une telle considération.

L'existence de cette pratique, le simple fait qu'elle soit nécessaire, était ignoble. Comment les gens pouvaient-ils être à ce point pernicieux ?

Boyce ouvrait toujours la voie à travers le quartier de Grisjardin. Dans ce labyrinthe de bois et de pierre, les deux cousins changeaient de direction toutes les quelques secondes. Si les habitants les observaient de chez eux, la couche de crasse qui recouvrait les fenêtres empêchait Alodie de s'en rendre compte. Évidemment, ils n'avaient pas intérêt à la nettoyer. Les activités abjectes qui se déroulaient à l'intérieur n'en étaient que plus discrètes.

Alodie était perdue et commençait à avoir la nausée. Elle tenta sa chance. « Qui est le rebut, cette fois ? »

Comme d'habitude, Boyce l'ignora royalement, elle et sa question. Il disparut à un angle.

En le contournant, Alodie tomba sur son cousin en train de triturer quelque chose sous son manteau. Il s'était enfin, presque miraculeusement, arrêté devant une bâtisse mitoyenne d'une teinte marron peu reluisante, qui n'était autre que...

Alodie oublia instantanément les mille tracas qui avaient accaparé son attention toute la soirée. Son estomac se serra comme un étou. Dans la panique, ses doigts se convulsèrent.

Le panneau de l'échoppe de Linn ballottait dans la brise nocturne.

Boyce esquissa un grand sourire. Ses dents étaient jaunes.

« Un peu de courage, petiote, ricana-t-il. Suis ton instinct. C'est juste un mauvais moment à passer. »

ILS UTILISAIENT CETTE NŒTION PŒUR
BRIDER ALŒDIE, CŒNSCIENTS QU'ELLE ÉTAIT
PARFAITEMENT CAPABLE DE PRENDRE LES
CŒMMANDES. ILS LUI RÉPÉTAIENT QU'ELLE
N'AVAIT PAS L'INSTINCT D'UNE CHASSEUSE.

Puis, il se tourna et défonça la porte d'un coup de pied.



« *Comment tu peux être aussi stupide ?* », cria Alodie à l'attention de sa seule amie.

Il n'y avait pas de miroir dans la pièce, et heureusement. Alodie n'avait pas envie de se voir dans cet état. De la sueur mêlée à des postillons, des veines saillantes dans son cou et sur son front, le visage pourpre. Grottesque, c'était le mot.

Linn était attachée à une chaise renversée, les mains liées dans son dos et le corps à même le sol. Tactique classique d'intimidation. La boutique était déjà sens dessus dessous. Sur le mur du fond, des quantités de laine et de fourrure de lapin encerclaient un métier à tisser. Des lanières de cuir inégales pendaient çà et là, des bocalx de teinture agglutinés jonchaient le bureau, d'innombrables brins de paille recouvraient le sol. Les locataires qui vivaient à l'étage risquaient à tout moment de traverser le plafond, bas et qui menaçait de s'affaisser.

À l'opposé de ce désordre absolu, des mètres de soie fine étaient soigneusement pliés dans une commode ouverte.

Alodie montra du doigt le tissu. L'une des livraisons assurées par sa famille. Son doigt parcourut ensuite la pièce dans son intégralité. « C'est nous qui t'avons donné tout ça. Tout ce que t'avais à faire, c'était payer dans les temps. »

Linn pleurait sans discontinuer. Son petit visage en forme de pomme semblait avoir rétréci encore davantage après toutes ces larmes versées. Elle portait un foulard élaboré aux couleurs bleues et dorées autour du cou, et avait appliqué de la poudre rose rehaussée de cire volée chez le tanneur sur ses cheveux châtains

courts. Même avant cette irruption dans sa boutique, elle était aux aguets. Alodie en était convaincue.

Linn l'implorait des yeux. *Tant mieux*. Cela signifiait qu'elle se montrerait raisonnable. Alodie posa sa main sur la chaise, comme pour la redresser. « Deux cents d'ici un mois. Si c'est dans tes cordes, alors... »

Boyce l'interrompt. « On fait pas de promesses quand on peut pas les tenir. » Le tact n'était pas son point fort.

Linn afficha immédiatement une expression de défiance. Ce qui constituait un exploit, pour quelqu'un écrasé au sol par son propre poids.

« Je te conchie, pif sur pattes ! », cracha-t-elle. « J'espère que les chats de ta mère vont lui gober les yeux, et que des démons vont gober les chats. »

Linn manquait de tact, elle aussi, mais son langage fleuri était assumé. En outre, elle n'avait pas tort. La mère de Boyce avait tout d'une mégère.

Boyce ne répondit pas. Il se contenta de sortir un marteau à double tête de sous son manteau. Il fracassa les bords de teinture un par un, faisant gicler les bouts de verre et le colorant cobalt dans toute l'échoppe. Linn hurla. Alodie ferma les yeux pour éviter les éclats. Quand le calme revint, elle vérifia qu'aucun ne lui avait entaillé la peau.

Là, Boyce fourra un chiffon dans la bouche de Linn, saisit la chaise et se dirigea vers le bureau, toujours armé de son marteau.

« Arrête ! », cria Alodie d'une voix puissante, avant qu'il ne commette l'irréparable.

« Que j'arrête ? Pourquoi je ferais ça ? », rétorqua Boyce en agitant le marteau. Son regard alterna plusieurs fois entre Alodie et Linn, comme s'il attendait qu'elles lui donnent une solution.

Alodie observa son amie. La bouche béante, les yeux écarquillés, les sourcils haussés. Elle était terrifiée.

« Parce qu'elle va payer un supplément. Cent pièces de plus, juste pour toi, quand ce sera réglé. Pour le dérangement occasionné. Dans un mois. N'est-ce pas, Linn ? »

Linn acquiesça silencieusement. Dans le jargon, on appelait cela une victoire. Une démonstration de force, et voilà le...

Boyce s'approcha lentement, avec précision, d'Alodie. Le marteau était fermement ancré dans la paume de sa main.

« Je crois qu'elle ne retiendrait pas la leçon. Je crois... », il marqua une pause délibérée. « Qu'elle *ne mérite pas* une telle indulgence. »

Le cœur d'Alodie battait à tout rompre. Elle espérait que son visage ne trahissait pas son angoisse. Elle allait réellement devoir négocier, cette fois. Et ce, avec les deux parties prenantes.

« Très bien. », concéda-t-elle. « Linn paye dans deux semaines. Je viendrai récupérer l'argent moi-même. Et je m'occupe de tes manifestes pendant un mois. » Un compromis. Parfois, les compromis avaient du bon. C'était un signe de respect envers l'interlocuteur.

« Tu l'as vraiment pas, l'instinct », déplora Boyce en pliant ses doigts autour du marteau. Il paraissait presque triste.

Sa mère ne jurait que par « l'instinct ». Il faisait donc de même. Ils utilisaient cette notion pour brider Alodie, conscients qu'elle était parfaitement capable de prendre les commandes. Ils lui répétaient qu'elle n'avait pas l'instinct d'une chasseuse. L'instinct... d'une tueuse.

Mais c'était faux. Elle l'avait prouvé.

Du moins, jusqu'à un certain point.

« Puisqu'elle nous prive de notre gagne-pain, je vais la priver du sien. Juste retour des choses. » Boyce pivota, brandit son marteau et jeta un regard condescendant à Linn, recroquevillée sous la chaise.

Linn se fit encore plus petite, poussa un geignement occulté par le bâillon.

« Je t'en prie », supplia Alodie.

Boyce s'agrippa à la chaise pour la stabiliser.

Alodie savait ce qu'il se passait en lui. Il suivait son instinct.

« Espèce d'imbécile. Si tu lui casses les doigts, comment veux-tu qu'elle fasse pour rassembler l'argent ? Elle va juste... »

Il rabattit violemment le marteau.

Linn se contorsionna sous la chaise. Elle laissa échapper des sons incompréhensibles. Pas à cause du bâillon, cette fois. Mais parce qu'elle était incapable de prononcer des mots. Parce que la douleur était insoutenable.

Ses membres furent parcourus de spasmes et de la bave coula sur son menton, tandis que Boyce redressait la chaise et lui détachait les poignets. Les phalanges droites de Linn étaient en lambeaux. Le sang se répandait sous ses ongles et dans

les crevasses de sa peau disloquée. Elle se balançait d'avant en arrière, tenant son bras tout contre son corps.

Alodie ne voulait pas assister à ce spectacle. Elle préféra fixer Boyce. Quelques gouttes de transpiration mises à part, ce dernier ne semblait pas affecté outre-mesure.

« Maintenant, on obtiendra rien », siffla Alodie, pleine de haine. « Moins que rien, même. Pauvre faquin. »

Boyce se contenta de hausser les épaules. « Mais si, elle va payer. Et plus vite qu'en deux semaines. » D'une main, il tira Linn en direction de la porte. Elle gémissait toujours à travers le bâillon.

La nonchalance de son cousin donna froid dans le dos à Alodie. « Tu l'emmènes où ? »

Que comptait-il faire, exactement ? La vendre dans une usine ? La vendre dans un bordel ? Malgré sa main en piteux état ?

À nouveau, Boyce ignora sa question. « C'est plus ton problème. »

Il lui balançait un sac. L'impact souleva des brins de paille qui tournoyèrent. « Prends la soie et tout ce qui a de la valeur, puis rentre à la maison. On en parlera demain. »

Alodie sentit son sang bouillonner. Elle devait l'arrêter. Le frapper. Intervenir de quelque manière que ce soit.

Mais il avait les faveurs de la famille.

Tandis que Boyce la traînait hors de l'échoppe, Linn ne quitta pas Alodie des yeux.



Alodie erra dans les rues comme si elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Lentement. À reculons. Elle n'était pas aussi insensible qu'elle l'aurait souhaité.

Dans les cas où « négocier » n'avait pas suffi, elle ne s'était jamais donné la peine de venir en aide à un rebut. Mais Linn n'en était pas un. Du moins, pas un *comme les autres*.

On ne chantait pas les louanges d'un rebut auprès de sa famille. On ne l'invitait pas non plus à jouer les croupiers lors d'une partie de cartes.

Après une journée particulièrement rentable, on ne se pavanait pas avec l'un d'eux dans le quartier noble en portant des vêtements qui faisaient pâlir de jalousie les aristocrates. Les filles de joie et troubadours serviles ne se prosternaient pas à vos pieds. On ne folâtrait pas jusque si tard dans la nuit que le soleil n'en osait plus se lever.

On ne promettait pas à un rebut de ne jamais l'abandonner, quoi qu'il arrive. Et réciproquement.

En raison de sa proximité avec la famille, Linn avait peut-être espéré avoir droit à un traitement de faveur. Alodie le lui avait peut-être laissé croire.

Cette fois, elle restait à bonne distance derrière Boyce, hors de son champ de vision, frôlant les murs des rôtisseries de l'avenue Larmoise jusqu'à atteindre de nouveau les bidonvilles. Elle marchait de façon désorganisée. Davantage comme une vagabonde que comme une chasseuse. Boyce rejoignit quelques autres silhouettes découpées dans la nuit, avec qui il hissa un objet sombre et empaqueté sur une charrette. Suite à quoi, Alodie accéléra subrepticement le pas. Une vagabonde avec une idée en tête.

La charrette glissa sur les pavés sales et se mit en branle vers le nord-ouest. Quatre individus et un véhicule : les prémices d'une livraison. Le cas de Linn n'allait pas monopoliser leur soirée.

Pourtant, ils s'éloignaient des quais. Au moins, ils ne l'emmenaient pas à Tourbefiel.

Alodie suivit le convoi pendant une heure sans s'arrêter. Elle franchit les portes nord, ouvertes en permanence et ornées de leurs flamboyantes bannières turquoise, et finit par déboucher sur un sentier. En l'absence de bâtiments pour dissimuler sa présence, elle rampa dans l'obscurité, sursautant au moindre hululement. Les lueurs des torches, flottant comme des feux-follets, s'écartèrent du chemin pour s'engouffrer dans les bois, où l'odeur intense de la terre en décomposition remplaça les effluves de la mer.

Là, Alodie attendit. Elle donna quelques minutes d'avance aux cibles de sa filature. Leur destination ne lui était pas inconnue.

Dans la zone la plus clairsemée de la forêt de Souffrebois, à quelques kilomètres

P Ø U R S U I V R E S Ø N I N S T I N C T , I L F A L L A I T P E U T - Ê T R E A G I R E N D É P I T D E S C Ø N S É Q U E N C E S .

de la ville, se trouvait un abri appartenant à sa famille où les cavaliers étaient suppléés, et la cargaison substituée, en vue d'une nouvelle expédition. Alodie y avait fait l'aller-retour à pied plus d'une fois.

L'abri était discret, situé à l'endroit précis où la canopée s'épaississait. Boyce s'épousseta les mains derrière une grande calèche à quatre roues. Deux autres engins similaires étaient immobiles, non loin. Les trois véhicules, surmontés d'une capote en cuir uni, étaient ouverts à l'arrière, mais les ténèbres empêchaient de distinguer ce qu'ils transportaient.

Alodie entendit les chevaux souffler et frapper du sabot, tandis que les cochers échangeaient quelques mots étouffés. Elle s'allongea à même le sol humide, les bras dans la fange, les vers et les excréments. Les buissons et les ronces lui transperçaient la peau.

Boyce était accompagné de Lachlan, dont la tête ressemblait à une courge, et de deux autres gaillards costauds. Dans l'obscurité, ils s'approchèrent d'Alodie en traînant la patte, armés de lourdes triques et de torches tout aussi dangereuses. Elle se souvint que certains membres de la famille avaient autrefois fricoté avec des truands adeptes des couteaux.

La mine sinistre, ils étaient aussi silencieux qu'une tombe. Habituellement, les plaisanteries de mauvais goût fusaient à tout va lors des transferts. Ils ne se lassaient jamais de crier haut et fort ce qu'ils allaient faire de l'argent. Et ils repartaient encore plus vite qu'ils n'étaient arrivés, dodelinant de la tête comme des simples. Ils n'avaient aucune raison de s'attarder.

Alodie se mordit la langue sans ménagement. La douleur la lança, tandis que les lueurs dansantes du feu se rapprochaient. Le feu qui illuminait la nuit. Le feu qui était sur le point de la débusquer.

Elle dévisagea Boyce. Des pieds à la tête. Il avait certes les faveurs de la famille, mais il n'était pas invincible pour autant. Ses yeux, renfermant des pupilles noires, étaient souples et fragiles. Sa gorge, suffisamment étroite et exposée pour être broyée. Si seulement Alodie avait songé à emporter un gourdin, un bâton pointu ou ne serait-ce qu'un fragment de verre brisé de l'échoppe...

L'homme n'était plus qu'à un mètre d'elle. Elle serra les poings, raidit les genoux. Si elle était découverte, elle allait regretter de ne pas avoir frappé en premier.

Et ensuite, quel était le plan ? Elle allait se faire écrabouiller les phalanges. Être vendue dans un bordel. Boyce avait raison depuis le début. Elle ne l'avait pas, l'instinct. Elle faisait semblant.

Ou bien... elle n'écoutait pas assez attentivement. *Après tout*, il était distrait. L'avoir laissé l'ignorer et s'en tirer à si bon compte... cela faisait partie du plan. Son instinct l'avait toujours su.

Sans un bruit, Alodie s'enfonça encore plus profondément dans les broussailles.

L'homme dépassa sa cachette, avançant d'un pas vif et décidé. Les lueurs des torches s'amenuisèrent. Les ombres qui l'enveloppaient étaient si profondes qu'elles étaient presque palpables. Au loin, les trois calèches émirent des craquements sourds, retournant la terre et la boue dans leur sillage, tandis que les chevaux les tractaient en réponse aux coups de fouet.

Si Alodie se relevait trop vite, elle risquait de se faire remarquer. Mais si les canassons prenaient trop d'avance, elle serait ensuite incapable de les rattraper.

Se désintéressant de Boyce et de ses compères, qui étaient probablement toujours en train de se retirer sans un regard en arrière, Alodie rampa vers la carriole la plus proche. Le souffle court, elle s'efforça de ne pas éternuer malgré la puanteur équine et les autres substances qui la submergeaient.

À l'avant des calèches, les cochers maniaient de longs fouets et des torches étaient accrochées de part et d'autre de leurs sièges. Ils faisaient claquer leurs ustensiles à outrance et échangeaient des rires. Sifflant sur un ton strident. Chantant à tue-tête. Ne prêtant aucune attention au reste. Les chevaux partirent au galop.

Pour suivre son instinct, il fallait peut-être agir en dépit des conséquences.

Alodie s'élança. Elle posa un pied sur la marche située à l'arrière du véhicule et se hissa à l'intérieur. Elle atterrit lourdement sur le ventre, ce qui expulsa tout l'air de ses poumons.

Par chance, elle n'eut donc pas assez de souffle pour crier face à la vision d'horreur qui s'imposa à elle.

LES CRIS PERÇANTS LAISSÈRENT PEU À PEU
LA PLACE À DES BØRBØRYGMES GRAVES,
SALIVAIRES. ALØDIE ENTENDIT DES BRUITS
DE GRATTEMENTS FRÉNÉTIQUES, UN
MUGISSEMENT LANCINANT QUI N'ÉTAIT PAS
LE MÊME QU'AUPARAVANT, PUIS LE SILENCE.



La charrette abritait une scène cauchemardesque. Des corps avachis les uns sur les autres, écrasés contre les parois. Ces êtres, ligotés à des piquets tel du bétail, n'étaient plus que des formes grisâtres qui respiraient à peine. Certains étaient déchaussés, les pieds démantibulés et bleus à la base de la cheville, ou les mains ayant été réduites en miettes parsemées de bouts d'ongles. La plupart avaient les yeux bandés, tous étaient bâillonnés. Leurs têtes pendaient, stupéfaites. Éclairés par de minces rais de lumière émanant des torches, ces fantômes n'étaient presque plus humains.

La mère de Boyce, ou plutôt la famille dans son intégralité, y compris Alodie, avait effectué toutes sortes de livraisons. Notamment des livraisons immorales. Mais une telle barbarie dépassait de loin tout ce qu'Alodie en savait.

Elle déglutit difficilement. Sa salive avait un goût aigre.

Elle ne parvint pas à se lever. En partie à cause des haut-le-cœur qui lui labouraient l'estomac. La calèche filait à toute allure. Elle roulait vers le nord, où la forêt se faisait plus dense. Si le trajet s'éternisait dans cette direction, les roues allaient lâcher avant qu'ils ne puissent s'extirper de Souffrebois. Par les Enfers, où allaient-ils ainsi ?

Alodie examina frénétiquement les visages des condamnés, tout en fuyant le regard vague de ceux qui l'observaient également. Elle ne reconnut personne. Il s'agissait vraisemblablement de rebus. Mais pas ceux dont elle s'était occupée, si ?

Soudain, elle ressentit l'équivalent d'une gifle. Elle voulut fondre en larmes,

mais son instinct ne lui accorda pas ce luxe. Sa détresse resta coincée au fond de sa gorge.

Linn gisait sur le dos, sur deux autres prisonniers. Ligotée et bâillonnée, les yeux clos. Inerte.

Alodie se mit en position accroupie. « Chut... » murmura-t-elle à l'attention des passagers, un doigt sur les lèvres. Elle avait l'impression que cette voix n'était pas la sienne, comme si elle l'entendait de l'extérieur. Elle insista sur son doigt, toujours posé sur ses lèvres.

« Je dois savoir si cette fille est vivante. Après, je vous aiderai. » Était-elle seulement capable de sauver ces malheureux ? Cela avait-il une quelconque espèce d'importance ?

Un râle lui répondit. Une expiration à peine perceptible, émanant de près de la paroi. Alodie n'était pas sûre d'avoir bien entendu, encore moins compris.

Elle exerça toute l'autorité qu'il lui était possible de conférer à un murmure. « Pas un bruit. »

Alodie se pencha en avant, calculant le moindre de ses mouvements pour éviter de toucher les membres blessés des captifs. Vers l'avant du chariot, elle aperçut les paupières de Linn papillonner. Une vague de soulagement l'envahit.

Les yeux de sa seule amie étaient gonflés. Mais elle lui adressa un regard, et Alodie y lut de la gratitude. Elle n'avait pas été droguée, avantage fortuit d'avoir rejoint la cargaison dans les derniers. Néanmoins, le chiffon dans sa bouche avait été remplacé par un bâillon en cuir, et ses deux mains étaient solidement liées à un piquet.

La droite, en particulier, n'était plus qu'un amas de chair enflée virant au bleu-jaune. Cassée, à l'évidence. Probablement impossible à soigner. Une main était un mécanisme complexe constitué de nombreux rouages minuscules.

Des branches et des feuilles frottèrent contre la capote. La végétation commençait à se densifier. Alodie s'affaira à dénouer précautionneusement la corde qui enserrait les poignets de Linn. Ensuite, elle allait libérer ses pieds. Elle ôterait aussi le bâillon. Et pour finir, elles prendraient leurs jambes à leur cou.

En se démenant avec les liens, Alodie tremblait. Elle avait du mal à contrôler ses mains, comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre. Au moins, les gants laids épongeaient sa sueur. Mais il y avait tant de nœuds. Aucune marge de manœuvre.

Elle y passait trop de temps.

Frustrée, elle s'attaqua à une boucle autour du poignet encore fonctionnel de Linn. Cette dernière gémit à travers son bâillon et grimaça en renâclant de manière paniquée. À chaque seconde, la douleur s'accentuait.

Là, le cocher poussa une interjection et le véhicule commença à ralentir. Alodie tira désespérément sur la corde.

La faible lueur des torches disparut. Quelqu'un descendit des sièges et pataugea dans la bourbe. Alodie se retourna vers l'ouverture arrière de la calèche. Les bruits de pas contournèrent rapidement l'avant, suivis du son des chevaux qu'on déharnachait. Puis, ils s'éloignèrent sans une once de discrétion. Les cochers s'étaient mis à courir.

Nul n'était entré dans la charrette. Venaient-ils d'abandonner les prisonniers ?

Linn tenta de parler derrière son bâillon. La connaissant, Alodie aurait parié sur une boutade au sujet de sa main broyée. *Affriolant, tu trouves pas ?* Ou alors, peut-être était-elle furieuse. Cela aurait été parfaitement compréhensible.

Alodie libéra enfin le poignet fonctionnel de son amie et arracha son bâillon.

« Ils ont interrompu la livraison », souffla Linn, à bout de nerfs. « On sert d'appâts. »

Tout à coup, le bois se fendit dans une cacophonie assourdissante tout autour du convoi, comme si une multitude de coups de hache s'abattait sur les arbres.

Un hurlement horrifié déchira la forêt. Un concert lui répondit.



Une minute s'écoula, qui sembla durer une heure. Les cris perçants laissèrent peu à peu la place à des borborygmes graves, salivaires. Alodie entendit des bruits de grattements frénétiques, un mugissement lancinant qui n'était pas le même qu'auparavant, puis le silence.

Son instinct était pétrifié. La peur avait pris le dessus sur ses pulsions. Chaque inspiration lui brûlait les poumons. Et elle pouvait à peine bouger, outre les soubresauts qui ébranlaient tout son être.

À une main et sans piper mot, Linn triturait le cordage qui ceinturait ses pieds. Elle progressait à un rythme quasi nul, plus lentement encore que la mort qui rôdait aux alentours. Elle n'allait jamais réussir à se détacher seule.

Les autres captifs commençaient à reprendre leurs esprits. Ils regardaient mollement autour d'eux, tentaient de se dégager des piquets, tordaient leurs entraves et leurs sangles de cuir trempées de transpiration.

Alodie était la seule à pouvoir se tenir sur ses pieds. À pouvoir fuir. Linn lui lança un regard interrogateur, sommateur. Alodie ne lui en tint pas rigueur.

Linn hocha la tête lorsque son amie se pencha et inséra son pouce dans l'un des interstices de la corde à ses pieds. Elles dénouèrent les liens ensemble, en silence, jusqu'à ce que le raclement traînant d'une créature aplatissant le sol leur vrille les oreilles. Ce son emplît l'espace et leurs pensées, pendant qu'elles libéraient le pied gauche de Linn non sans déchiqueter quelques bribes de peau.

Soudain, l'avant de la carriole se fendit en deux.

Le bois explosa en projetant des dizaines d'échardes. Alodie recula précipitamment, à quatre pattes, en tirant Linn par son bras valide.

Le chariot s'inclina. Trois malheureux se volatilèrent, violemment arrachés à leur piquet et engloutis par les ténèbres. Des cris fusèrent dans toutes les directions.

Alodie entrevit des gencives d'un noir de jais et plusieurs rangées superposées de dents. Un tentacule crénelé rouge sombre traversa le convoi qui n'était plus qu'une épave et agrippa son épaule. Elle se dégagea en faisant fi de la souffrance, et la chose ondula vers un autre condamné qui fut emporté à sa place. Alodie n'y prêta pas attention et se contenta de hâler Linn. Les deux jeunes femmes se précipitèrent vers l'arrière de la calèche penchée.

Linn avançait à tâtons, claudiquant sur ses jambes encore engourdies. La douleur se répandit dans l'épaule d'Alodie quand elle tira son amie vers l'inconnu. Dans son dos, elle aperçut les restes des trois véhicules, imbibés d'un sang écarlate épais comme de la sève. Une torche, solidement calée et toujours allumée, était perchée au sommet de l'un d'eux telle une bougie.

Les corps que la famille avaient sacrifiés en guise d'offrandes jonchaient le sol. Des entrailles sanguinolentes et emmêlées les reliaient, comme les fils d'autant de marionnettes. Tous étaient morts, à moitié morts ou bientôt morts, et se tortillaient à l'unisson dans la terre avilie en esquissant les mêmes gestes, en poussant les

mêmes gémissements.

Le cœur tambourinant dans sa cage thoracique, Alodie entraîna Linn aussi vite que son instinct le lui permit dans les profondeurs obscures de la forêt de Souffrebois.



Une abomination rôdait dans Souffrebois, les griffes ensanglantées. Basse sur ses appuis, elle se faufilait tel un murmure.

Les arbres masquaient le clair de lune sans pourtant dissuader sa maraude. Ses yeux étaient faits pour la pénombre.

Comme bien d'autre fois auparavant, l'abomination s'attarda sur un spectacle de désolation vieux de quelques heures : deux corps grièvement blessés, à la chair déchiquetée par des griffes et des crocs. La peau qui leur restait était épineuse, différente de ce qu'elle avait été jadis.

Les corps reposaient sur un sol souillé de couleur ocre. Ils étaient immobiles. C'était important.

L'abomination tâta les corps, puis perfora l'un d'eux d'une seule main. Elle s'y enfonça dans un craquement dégoûtant, le corps restant raide et inerte.

Puis elle surgit au-dessus du deuxième. Et répéta l'opération.

La mâchoire disloquée du cadavre s'ouvrit, laissant échapper un mucus putride d'entre ses dents. Comme un insecte agonisant, il s'agita de tous ses membres contre l'abomination. Même dans cet état, ses coups étaient brutaux. Les dents tranchantes comme des rasoirs qui commençaient à poindre sous sa peau éraflèrent le cuir de l'abomination, mais sans plus de dégâts.

L'abomination se contorsionna. Puis d'un écrasement, elle renvoya le corps à son immobilité. Ses yeux étaient enfoncés, cernés de chassie rouge. Malgré toute sa frénésie, ses paupières étaient restées closes.

Se levant sur ses pattes, cherchant au-delà de la douce fumée et de la putréfaction, l'abomination décela quelque chose. Son regard se posa sur des traces éparses qui conduisaient vers l'est, en direction de la partie la plus dense

ELLE AVAIT DÉJÀ OÙSERVÉ DES CŌCHERS ABATTRE
DES CHEVAUX AUPARAVANT. C'ÉTAIT TŌUJOURS
TRISTE DE VŌIR LA CŌNFIANCE DANS LEURS YEUX.
MAIS ELLE PŌUVAIT RANGER ÇA DANS UN CŌIN DE
SA MÉMŌIRE. EN REVANCHE, LA VISIŌN DES CŌRPS
QUI S'AGITAIENT PRÈS DES CHARIŌTS, ET LEURS
MŌUVEMENTS DE MARIŌNNETTES... ÇA, ELLE NE
PŌUVAIT PAS L'ŌUBLIER.

de la forêt. Elle remua la boue d'un coup de patte, s'arrêtant pour flaire la piste.

Deux de plus. Blessés.

La chasse n'était pas terminée.

Les ténèbres enveloppèrent l'abomination qui s'éloignait et elle finit par disparaître.



Alodie et Linn avaient fui les choses de la nuit. L'obscurité était impénétrable. À chaque pas, une autre partie de la forêt semblait émergée autour d'elles.

Alodie dirigeait Linn des deux mains. Son instinct la guidait. Personne n'était aux commandes.

Elles avaient l'impression d'avoir couru des heures, tourmentées par le craquement des buissons et quelques grognements sauvages et humides. Pas une seule seconde Alodie ne pouvait réprimer le frisson qui lui parcourait la nuque. Elle se sentait épiée, sans cesse, sans jamais parvenir à déterminer par qui. Ou par quoi.

Elles étaient obligées de s'arrêter très régulièrement. Linn les ralentissait et avait besoin de se reposer. Ou bien elle s'écroulait avant qu'Alodie ne puisse la retenir. Cette fois-ci, la blessure à sa main avait saigné à travers le tissu qu'elles avaient

enroulé en guise de pansement.

« Tu penses qu'on l'a semée ? Cette... chose ? » demanda Linn. Elle était affalée dans l'herbe, essayant de contenir son souffle en silence.

« Nous devons continuer de faire comme si ce n'était pas le cas, » rétorqua Alodie.

Linn se contenta de grimacer et de tirer sur son bandage de fortune, le réarrangeant comme si cela pouvait résoudre quelque chose.

« Ça n'a pas l'air grave. Boyce a déjà fait bien pire », expliqua Alodie, en l'aidant à se lever.

« C'est *maintenant* que te vient l'envie de m'aider ? », interrogea Linn, en se levant des ronces, pleine de sarcasmes.

« Je suis là, non ? », répondit Alodie, qui faisait de son mieux pour les garder en mouvement. « Je t'aurais prévenue si j'avais su. »

Linn était silencieuse.

Les concessions avaient parfois du bon. Elle tenta à nouveau sa chance. « Si j'avais fait quoi que ce soit, ils nous auraient probablement tuées toutes les deux. »

Linn la dévisagea, sidérée. Peut-être en colère contre elle-même de ne pas avoir réalisé dans quel cauchemar elle s'était confortablement installée. Peut-être plus en colère encore contre Alodie de ne pas l'en avoir empêchée.

« Tu sais, habituellement les plus intelligents paient dans les temps. » Alodie essaya de dissimuler toute forme de critique dans sa voix. Sans succès.

Linn la repoussa et se mit à marcher seule. Cela ne faisait que les ralentir davantage.

« Et vous ne vous êtes jamais retrouvée dans une impasse, n'est-ce pas, Mademoiselle Alodie ? », questionna Linn, en crachant par terre. « Personne ne voulait descendre à Larmoie depuis des mois. J'ai essayé de prendre des commandes dans la haute société. Les choses n'ont fait que piétiner. »

Malgré elle, Alodie sentait son instinct se manifester, enivrée par une bataille qu'elle pouvait remporter. « Donc, tu as décidé de nous faire endosser ta dette ? »

« Nous ? » Linn était incrédule. « Tu sais combien ils ont d'argent. Tu ne cesses de parler de la nullité de tout le monde. En quoi ça te pose un problème si j'ai besoin de quelques semaines ? »

« Ça me pose pas de problème », répondit Alodie. Elle laissa la tension retomber.

L'HØRREUR DES MANIGANCES DE SA FAMILLE
LA FRAPPA DE PLEIN FØUET. ALØDIE SAVAIT
QUE LEURS AFFAIRES AVAIENT FAIT DES
VICTIMES. MAIS ELLE NE PØUVAIT PAS
CØNCEVØIR DE JUSTIFICATIØN HUMAINE
PØUR VENDRE DES GENS À CETTE CHØSE.
L'ARGENT ? UNE PRØTECTIØN CØNTRE SA
FAIM ? UN ENGAGEMENT SØCULAIRE ?

Linn méritait au moins ça.

Alodie lui tendit la main pour l'aider à franchir quelques racines difformes.
« Quand ils viendront pour ta deuxième main, je te ferai signe. »

Linn la transperça du regard, le visage pâle de tristesse. « Tu n'as pas le droit de plaisanter là-dessus. »

Alodie était allée trop loin. Ça ne faisait même pas encore une nuit.

« Pas avant que j'en rigole moi-même quelques fois », grimaça Linn. « Idéalement en public. »

La forêt était encore plus silencieuse. Prudemment, elles s'installèrent dans une marche lente. Une allure commune.



En une heure, elles n'avaient entendu aucun bruit de poursuivant ni rien vu de vivant. Le bois semblait plongé dans un profond mutisme, et aucun signe n'annonçait la fin de la nuit, ou de la forêt. Elles frissonnaient toutes les deux.

Dans le lointain, Alodie entendit un son qu'elle reconnut. Celui d'un cheval mourant, hennissant, la gueule encore pleine de liquide. À mesure qu'elles approchaient, elles remarquèrent que son ventre avait été ouvert Linn détourna le

regard, se couvrant le visage de son bras valide.

Alodie s'arrêta pour l'aider à s'appuyer contre un chêne, et se mit à fouiller l'endroit où le cheval était tombé. Elle revint avec une torche et une boîte à silex, puis prit Linn par l'épaule. « Est-ce que tu vas... ? », demanda Linn, sans terminer sa question.

Alodie resta silencieuse. Puis elle les éloigna toutes les deux rapidement.

Elle avait déjà observé des cochers abattre des chevaux auparavant. C'était toujours triste de voir la confiance dans leurs yeux. Mais elle pouvait ranger ça dans un coin de sa mémoire. En revanche, la vision des corps qui s'agitaient près des chariots, et leurs mouvements de marionnettes... ça, elle ne pouvait pas l'oublier.

Si un animal mourant se trouvait ici, et faisait encore du bruit, il pouvait s'agir d'une diversion. Ce qui les traquait pouvait aussi traquer autre chose.

Elle changea de direction à l'opposé de leur chemin, poussant Linn à avancer vers le sud. Ou plutôt ce qu'elle espérait être le sud, les arbres étant trop denses pour laisser entrevoir les étoiles. Le sol humide et granuleux commençait à céder sa place à des rochers et des morceaux de granite qui égratignaient ses bottes. Linn trébuchait encore plus souvent, sa respiration s'alourdissait et elle marchait la tête basse. Alodie, elle-même, vacillait parfois. Elles avançaient dans l'obscurité à un rythme de paresseux, mais la forêt de Souffrebois se dégarnissait légèrement, jusqu'à ce qu'elles faillissent heurter un mur.

Elles s'appuyaient contre un granit froid et moussu. L'entrée d'une caverne s'ouvrait à quelques dizaines de mètres d'elles. Un abri.

Alodie fut traversée par un sentiment de soulagement. La sensation constante qu'elle avait d'être observée s'estompa.

Alodie posa la torche sur des rochers secs, et se pencha dessus avec la boîte à silex ouverte. Elle se mit à frapper le silex contre l'acier, puis à souffler sur une petite quantité de poudre informe. L'exécution était maladroite et imparfaite, mais elle n'en était pas à son coup d'essai. La torche s'enflamma subitement.

« Tu n'es pas sérieuse », commença Linn. Elle frissonnait. Son intonation relevait d'une interrogation plus que d'une exigence. Elle voulait se tromper.

« Tu penses qu'on devrait se contenter de marcher jusqu'à épuisement ? On sera plus en sécurité si rien ne peut nous prendre par surprise », conclut Alodie, qui fit signe à Linn d'avancer.

Elles s'enfoncèrent alors dans la grotte, la torche brandie au-dessus de la tête d'Alodie, se frayant un chemin le long des parois du souterrain en tâtonnant. Une zone dégagée, un endroit où passer la nuit, c'est tout ce dont elle avait besoin. Elles se dépêchaient, puisant leur vigueur dans cette forme de seconde chance,

la torche en guise d'étoile polaire. En avançant, Alodie sentit la torche frotter contre le plafond de la grotte. Elle voulait la tenir bien haut pour éclairer le plus loin possible.

« Combien de temps allons-nous continuer comme ça ? », demanda Linn, haletante. La peur laissait place à la douleur.

Alodie avait la gorge si sèche qu'il lui fallut l'éclaircir deux fois avant de pouvoir répondre. « On va aller suffisamment profond pour qu'il soit difficile de nous en sortir. On doit trouver une zone dégagée, d'où l'on pourra garder un œil sur l'entrée. » Alodie n'avait aucune certitude. Elle voulait juste en donner l'impression. « Je monterai la garde quelques heures, en prenant soin de garder la torche allumée. Pour que tu puisses te reposer. »

Elles laissaient derrière elles les parties du souterrain éclairées par la lune. Les parois de la grotte étaient humides et mouillées, la roche dissimulant parfois quelques perles d'humidité qui faisaient glisser ses mains. Alodie appréhendait de dormir à même le sol. Mais elles devaient survivre. Linn devait survivre.

Un bruit de raclement contre les parois de la grotte retentit derrière elles.

« Shhh, » Alodie orienta la torche vers l'arrière, scrutant la zone du mieux qu'elle pouvait. Elle ne vit rien à proximité dans la pénombre. Mais le son provenait du chemin qu'elles avaient emprunté.

Elles reculèrent, se précipitant dans les profondeurs de la grotte, le long du couloir souterrain. Au-devant, celui-ci se divisait en deux embranchements.

Alodie les dirigea vers la gauche, s'assurant que Linn soit devant elle, et la poussant presque pour garder le rythme de leur avancée.

Mais le dédale se complexifiait dans l'obscurité. Alodie les mena jusqu'à un virage, et prit à droite, réalisant finalement que le chemin prenait la forme d'un coude. Le tracé de la grotte les faisait revenir sur leurs pas.

Un son semblable à celui d'une hache percutant la roche résonna en écho dans la caverne.

Tout son corps était paralysé par la peur. Alodie resta immobile, se contentant

d'indiquer à Linn de prendre le passage de droite. Elle ne pouvait pas faire plus. Linn se tourna pour la regarder. Puis elle regarda à nouveau devant elle, et commença à s'enfoncer dans le couloir à pas hésitants. Elle voulait croire qu'elle ne finirait pas comme le cheval agonisant.

La chose ne pourrait pas les cerner toutes les deux. Alodie prit l'autre passage.

Elle brandissait la torche aussi haut qu'elle le pouvait, la serrant des deux mains, en prenant soin d'éviter les parois humides. Elle redoutait de poser les yeux sur la chose qui avait détruit le carrosse. Mais elle le devrait, si elles comptaient avoir une chance de s'en sortir.

Pendant quelques secondes, Alodie pouvait encore entendre la respiration de Linn, avant de trop s'éloigner. Il n'y avait plus de grattements, plus de bruits métalliques. Elle allait tomber sur la créature, ou bien ce serait Linn. Alodie suivait le nouveau chemin à la lueur de la torche. Elle marcha jusqu'à ce qu'elle remarque que les gouttelettes perlant sur le mur avaient changé, et s'arrêta une seconde pour les observer.

Elles scintillaient, reflétant quelque chose de plus rouge que la lueur de sa torche.

Alodie se détourna du mur. Une engeance démoniaque la regardait en retour. Des tentacules jaillissaient de son torse, comme des cordons ombilicaux. De sa gueule aux lèvres noires émergeaient des canines et de bien trop nombreuses langues, chacune encerclée de rangées de dents semblables à celles d'un requin.

Ses yeux étaient des gouffres sans pitié, loin d'être dépourvus d'intelligence. Trop affûtés. Trop humains. Des brocards raffinés qui auraient été élégants il y a un siècle s'accrochaient en lambeaux à sa taille. Elle avait vu des vêtements similaires chez la mère de Boyce, légués par les grands-parents de ses parents.

L'horreur des manigances de sa famille la frappa de plein fouet. Alodie savait que leurs affaires avaient fait des victimes. Mais elle ne pouvait pas concevoir de justification humaine pour vendre des gens à cette chose. L'argent ? Une protection contre sa faim ? Un engagement séculaire ?

Désespérée, Alodie agita le flambeau vers la créature. Le feu était l'arme de la lumière. Elle l'agita amplement à deux reprises, puis se jeta en avant, pressant le flambeau contre la monstrosité, essayant de garder autant de distance que possible.

LA FEMME AUX CHEVEUX BLONDS, QUANT
À ELLE, AVAIT SEMBLÉ... ORGUEILLEUSE.
ARRÔGANTE, MÊME. ET PÔURTANT, IL
L'AVAIT VUE LUTTER CÔNTRE SES INSTINCTS.
CÔNNAISSANT SA CRUAUTÉ, L'UTILISANT
PARFÔIS ET S'EN DÉTÔURNANT D'AUTRES FÔIS
DANS UNE ÉGALE MESURE.

La chose ne hurla pas ni ne recula lorsque les flammes crépitèrent sur son visage. Elle se contentait de la fixer d'un air sournois. Puis elle balaya la torche d'un revers et arracha la gorge d'Alodie avec ses crocs.

Cette dernière tomba au sol lentement, comme une pierre coulant au fond d'un étang. Elle haletait, incapable de faire circuler l'air là où il devait aller.

À la lueur vacillante de sa torche abandonnée, Alodie pouvait voir Linn boitiller de l'autre côté du couloir.

La créature se retourna, déploya deux de ses tentacules comme des fouets, et Linn s'écroula en hurlant.

Les tentacules la tirèrent vers le monstre, qui se pencha sur le corps pour se nourrir.

La tête d'Alodie reposait dans une mare rougeâtre et gélatineuse. Tout son corps était engourdi. Elle essaya de se tourner, mais en était incapable.

Les ténèbres furent bien trop longues à l'emporter.



Enfin. La proie avait pris son temps pour se nourrir. Elle était distraite.

L'abomination avait observé les deux survivantes du chariot traverser la forêt bruyamment. À l'entrée de la caverne, la plus grande d'entre elles avait agité sa torche, signalant leur présence.

L'abomination aussi avait observé sa proie. Un vieux vampire, drapé des lambeaux de sa richesse passée. Rusé, il partageait sa chasse entre les habitants

de Port-Royal, restant discret, faisant du commerce d'esclaves, et propageant ainsi plus rapidement sa malédiction.

Le vampire était animé par ses pulsions. Il ne connaissait pas la retenue, n'acceptait pas le refus. Il traquerait les survivantes.

Il était agile. L'abomination n'avait pas voulu combattre à terrain découvert.

Mais les deux survivantes avaient trouvé refuge dans une grotte, et s'étaient prises au piège elles-mêmes. Elles avaient offert une opportunité.

L'odeur du sang exhalait de l'entrée de la grotte.

Celle-ci ramena Zebediah à lui-même.

Il était grand, avec un nez crochu et de longs cheveux blancs comme des nuages qu'il laissait flotter librement. Son visage était large et carré, lisse et pâle à l'exception du signe le plus évident de la malédiction : des yeux rouges enfoncés, cernés de veines noires en forme de toiles d'araignée.

Zebediah portait une armure polie, assez ornementée pour venir d'une ancienne cour de Kehjan, avec des plaques écarlates brillantes disposées horizontalement le long de l'abdomen. Une ampoule attachée à une chaîne était fermement fixée au gorgerin de son armure, le flacon rempli d'une eau bleu vert provenant de la rivière où il avait failli rendre son dernier souffle, acculé par des créatures qu'il avait pensé pouvoir vaincre seul. Épargner les autres, voilà ce qu'il considérait comme le plus grand bien lorsqu'il était encore semblable à un enfant.

Son équipement imposant était inhabituel pour une traque dans Souffrebois, pour quelqu'un qui espérait se déplacer rapidement et silencieusement dans la forêt. Pourtant, pendant des décennies, il avait été appelé au service de l'Annulet comme l'un de leurs chevaliers de sang. Il lui était difficile de changer ses méthodes ; elles étaient devenues indissociables de son serment. *Tout ce qui reste de ma vie opposée aux ténèbres.*

Chaque fois que son périple lui semblait impossible, il s'en remettait à son serment. Peu pouvaient le dire, mais dans la souffrance comme dans les dilemmes, il l'avait respecté. Zebediah avait abrégé les souffrances de camarades frappés par la malédiction et éliminé la putréfaction chez les innocents avant qu'elle ne se propage. Sa seconde vie n'était toujours que monstruosité. S'y résoudre et rester soi-même nécessitait d'avoir une âme glaciale. Inflexible.

Zebediah murmura quelques syllabes qui s'évanouirent dans l'air de la nuit. Les

ténèbres l'enveloppaient comme une brume, étouffant le son de ses bottes sur la pierre.

Les cris provenant de l'intérieur de la caverne avaient cessé, mais Zebediah pouvait toujours entendre les croassements rauques du vampire qui se nourrissait. Il s'empressa de traverser la caverne, n'ayant besoin d'aucune lumière pour s'orienter.

Le couloir se rétrécit, tandis que le raclement devenait de plus en plus fort à ses oreilles. Près d'un virage, il aperçut enfin le vampire, penché en avant, ses tentacules enveloppant l'une de ses victimes, accrochés à son corps comme une douzaine de lamproies.

Zebediah n'avait pas prévu que l'une des victimes du chariot puisse survivre, pas même ces deux dernières. Mais si leurs morts pouvaient lui donner le moindre avantage contre le vampire, il avait bien fait de patienter et d'observer. Rien n'était plus important que de mettre un terme à cette menace.

Zebediah pouvait dissimuler son approche, mais pas son odeur. Le vampire se tourna vers lui, se redressa d'un bond et siffla avec une bouche pleine de langues déchiquetées.

Une lance noir pourpre d'ombre solide se matérialisa dans la main de Zebediah, et il la lança de toutes ses forces. Avant que le vampire ne puisse y échapper, la lance se planta solidement en plein dans sa gorge. Ses tentacules se dressèrent, luttant pour arracher l'ombre qui dévorait sa chair froide.

Quelque part en Zebediah, la malédiction se réjouissait à la vue de sa proie blessée. Il la réprima tant bien que mal.

Zebediah avança d'un pas lourd vers le vampire, les genoux fléchis, tenant sa longue lance dans ses mains gantées. Il ne voulait pas sentir le sang pourri qui s'écoulait de ses blessures ; il devait le tuer rapidement, avant qu'il ne puisse se régénérer. Il poignarda, perça deux trous rapides dans sa poitrine, et tendit tout son corps pour asséner un coup puissant à deux mains.

Mais quatre tentacules dentés s'enroulèrent autour de la gorge et des bras de Zebediah, déchirant sa chair.

Il n'avait jamais connu de

douleur aussi dévastatrice. Les centaines de petites dents du vampire créèrent des blessures béantes qui brûlaient, se propageant comme un feu dévorant son corps. Tandis que les tentacules du vampire se resserraient, la lance de Zebediah échappa à ses mains. Il sentait son corps se déchirer.

Les tentacules se rejoignirent au milieu de son corps. Zebediah se liquéfia dans une mare de sang.

Le vampire marqua une pause, sifflant et agitant les bras en tous sens. Il s'avança lentement, ses tentacules sondant l'air comme des doigts. Puis il se tourna de nouveau vers les corps de ses victimes, rappelé par son insatiable soif.

Une flaque cramoisie se mit à bouillonner derrière lui, une masse informe semblable à un corps. La longue lance de Zebediah s'éleva avec lui, serrée dans sa main qui se reformait doigt par doigt. Il reprenait forme humaine tandis que le sang glissait de la masse informe, et bondit dans le dos du vampire.

Zebediah essaya de ne pas regarder alors qu'il perforait le monstre, encore et encore. Mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Trois trous. Quatre. Cinq. Il y avait quelque chose de captivant dans leur symétrie, dans les éclaboussures parfaites d'ichor noir-rouge qui le recouvraient. Il frappait avec délectation, mortifiant son ennemi, encaissant des coups qu'il remarquait à peine.

Jusqu'à ce qu'un des tentacules griffe l'amulette que Zebediah portait autour du cou et libère la chaîne du gorgerin. Ce vampire avait déjà eu affaire à un chevalier de sang par le passé. Il *savait*.

Zebediah s'effondra au sol, rattrapant sa précieuse amulette quelques secondes avant qu'elle ne se fracasse sur la pierre. Les membres du vampire l'enveloppèrent, mais c'était la malédiction qui le maintenait véritablement captif. La peau de Zebediah s'étira et se transforma ; il se résigna, se métamorphosant en une masse de muscles écorchés et de sang pour rivaliser avec le vampire en force et en soif de sang.

L'abomination déchira la proie en deux, arrachant des tentacules et un bras putréfié, grâce aux griffes vermeilles de sang que ses mains étaient devenues.

La proie était couverte de sang visqueux, et se tortillait dans tous les sens, essayant de s'échapper. Mais la fuite était impossible.

L'abomination balança ses coups avec fureur, encore et encore, sans la moindre pensée de répit.

Zebediah secoua la tête comme un chien. Ses mains lui lançaient de douleur. De toutes les grandes distractions qui l'empêchaient de se perdre, la douleur était celle qui lui apportait le plus grand discernement. Il avait détruit la paroi de la grotte, l'ayant frappée si souvent qu'un cratère d'un mètre de profondeur s'était formé dans la pierre.

La moitié de la chair écorchée du vampire se trouvait à ses pieds. L'autre moitié avait disparu.

Des traces de sang menaient à l'extérieur de la grotte. Il avait réussi à s'enfuir.

Zebediah siffla entre ses dents, et se tourna vers le mur pour le frapper à nouveau. Le vampire était plus rapide que lui ; et il le *savait*. Il pouvait toujours essayer de le traquer. S'il partait maintenant, peut-être que...

L'un des corps des femmes au sol tressaillit. Puis, quelques secondes plus tard, l'autre aussi. Encore.

À l'unisson.

Qui étaient-elles dans leur ancienne vie ? Des sœurs peut-être ? Des amantes, à en juger par la façon décontractée dont elles se parlaient ?

Il était venu ici pour tuer le vampire. Pour empêcher sa malédiction de se propager.

Et elle s'était pourtant répandue, à cause de ses choix. *Son* manque de maîtrise. Sa malédiction, qui remontait à bien avant qu'il ne prenne la lance.

Quel était le plus grand bien ? Les meilleurs choix ?

La plus petite des femmes aux cheveux bruns était adepte de sensations fortes, avec un sens du bonheur qui lui aurait bien servi. Elle pensait avoir de la valeur, même si le monde n'en croyait rien.

La femme aux cheveux blonds, quant à elle, avait semblé... orgueilleuse. Arrogante, même. Et pourtant, il l'avait vue lutter contre ses instincts. Connaissant sa cruauté, l'utilisant parfois et s'en détournant d'autres fois dans une égale mesure.

C'était un début. Il posa la lance et l'amulette sur le sol et s'agenouilla devant elles.



Alodie frissonnait. Elle frissonnait de tout son corps. Elle aspirait à bouger, à se libérer de ses pensées et de son esprit, chaque membre s'animant de sa propre volonté. Sa vision paraissait enfouie, comme une minuscule lueur dans l'obscurité.

Des visions dérivait autour d'elle. Un homme aux cheveux blanc, dont l'armure magnifique était maculée de sang.

« Tu vas mourir, », dit-il, d'une voix neutre, ni cruelle, ni bienveillante. Son accent était étranger, n'son élocution plate et rapide. « Tu as été souillée. La transformation sera pire que tu ne peux l'imaginer. »

Il tenait un petit flacon rempli d'eau verdâtre au-dessus d'elle et en retira le bouchon. Dans la brume et l'obscurité, ses mouvements paraissaient fluides et lents à la fois. « Je peux t'aider à trouver la paix. »

Elle voulait acquiescer. Mais sa volonté ne suffit pas à produire le moindre mouvement.

« Ou je peux te donner du temps. Des années. Des décennies. Peut-être plus. »

Alodie avait l'impression que son corps dérivait, quelque part, loin. Elle pouvait à peine entendre ses paroles. Mais elles retenaient son attention.

Il poursuivit, d'une voix toujl'rs plus intense. « Ce ne sera pas facile. Tu t'entraîneras, et tu chasseras. Et tu mourras en monstre, plus misérable encore que celui qui a pris ta vie. Ta fin ne sera pas rendue meilleure par les démons que tu as tué», ni par le bien que tu as fait »

Le bien que tu as fait. Elle essaya de regarder autour d'elle où se trouvait Linn. Sans succès.

Quelques paroles impérieuses la transpercèrent. « Si tu veux t'éveiller pour cette vie, alors prête serment. Prête serment sur ton sang. »

Alodie ne pouvait ni parler ni bouger. Elle laissa ses yeux lui répondre.



Le rituel fut précipité. Chants et ablutions avec le contenu du flacon, l'obscurité de la grotte enfonçant ses doigts dans les yeux d'Alodie comme une entité vivante. Elle sortit de l'inconscience et y sombra, tour à tour, parlant, écoutant, ne se souvenant

que de fragments.

Se tenir debout s'avéra être un effort, mais elle tint bon. Elle prit une profonde inspiration, fit courir sa langue sur ses dents. Normales. Elle prit son pouls. Son sang affluait toujours. Elle regarda l'homme aux cheveux blancs assis en tailleur à quelques mètres d'elle.

Entre eux se trouvait une petite flaque de rosée. Alodie réalisa qu'elle pouvait voir dans l'obscurité. Naturellement, comme elle l'avait fait tant de fois, elle vérifia son reflet.

La blessure à sa gorge était une vilaine suture » Ses yeux scintillaient comme la lumière à travers des rubis. Ils étaient cerclés de petites veines à la couleur de terre de sépulture.

Elle ressentit la douleur d'un changement irréversible, mais l'accepta. L'essentiel était de vivre. Et puis...

Linn se redressa comme si elle avait été traînée. Ses bras pendaient mollement le long de son corps. Son visage était blafard. Des épines transperçaient la peau de son cou et de ses bras. Un bruit guttural et animal s'éleva de sa gorge.

Étrangement, Alodie se sentait plus faible que jamais.

« Ce que tu m'as fait », dit-elle à Zebediah, en trébuchant sur les mots. « Fais-le pour elle. Il le faut. »

Zebediah secoua la tête. « Son état est trop avancé. Ce sera bientôt un rejeton du vampire. Je suis désolé. Je n'avais le temps d'aider que l'une de vous deux. »

Il ne restait plus à Alodie que le bien qu'elle pouvait accomplir. C'était ce qu'il avait dit. C'était la promesse.

« Si... Si nous tuons le vampire, est-ce qu'elle... » Sa voix lui semblait plus rauque que dans ses souvenirs, comme si sa gorge n'avait pas guéri correctement.

Zebediah l'interrompit. « Une fois que la transformation s'enclenche réellement, il n'y a plus moyen de l'arrêter. »

Alodie se sentait mal. Les larmes vinrent à ses yeux sans qu'elle puisse les retenir, ces écoulements qu'elle avait toujours jugé inutiles.

« Pourquoi moi ? Pourquoi tu ne l'as pas choisie ? »

Zebediah détourna le regard. « Notre chemin est difficile, et tu dois savoir qui tu es pour le parcourir. Oublie qui tu es, ne serait-ce qu'un instant, et il n'y a pas de retour possible. » Ses yeux étaient empreints d'un air lointain lorsqu'il tourna

à nouveau le regard vers elle. « Je perçois cette résolution en toi. Toi, au moins, tu auras une chance. »

Elle s'approcha de Linn, qui se tordait comme les corps de marionnettes du chariot, essayant de s'approcher d'Alodie avec des bras et des jambes qui refusaient d'obéir, produisant des sons qui ne ressemblaient en rien à des mots.

Alodie fixa ses yeux, observant ses pupilles alors qu'elles se coloraient de rouge et s'étendaient pour finir par en éclipser les blancs.

Linn ne pouvait pas lui répondre. Et rien ne valait la peine d'être dit juste pour elle-même.

Le somptueux ascot bleu et or autour du cou de Linn était taché au point d'en être méconnaissable. Alodie défit lentement l'ascot, le passa par-dessus sa tête et le noua autour de son cou, couvrant ainsi la cicatrice. Ce serait sa propre amulette.

Elle se retourna vers Zebediah, et ne demanda rien. Mais il accepta quand même, et lui tendit sa lance.

Alodie la pointa sur le cœur de Linn, et attendit un semblant de réaction de sa part, peut-être que ses yeux reflètent une confiance passée.

Heureusement, il n'en fut rien.

La confiance.

Alodie ferma les yeux et laissa son instinct faire le reste.

